

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

La Jeunesse et le Roman de Méhul. — La question posée par René Brancour dans la biographie de Méhul est restée sans réponse jusqu'ici : « Sous quelles influences et pour quels motifs Méhul se décida-t-il à partir pour Paris? On l'ignore. »

Une lettre inédite de Dausoigne, adressée au musicographe Castil-Blaze, nous donne sur la jeunesse de l'auteur de *Joseph* d'amples renseignements et fait allusion à un roman d'amour qui termina son existence.

Dausoigne était le neveu de Méhul; il avait signé comme témoin à l'acte de décès de son oncle et il était devenu directeur du conservatoire de Liège au moment où il écrivait à Castil-Blaze. Celui-ci est bien connu. Tour à tour sous-préfet d'Avignon, critique musical au *Journal des Débats*, beau-père de Buloz, auteur des livrets du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, arrangeur de divers opéras, il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, sur l'Académie nationale de musique, l'Opéra-comique, l'Opéra italien, l'art des vers lyriques, Molière musicien, remplis de nombreux documents, abondants en digressions piquantes et personnelles, en anecdotes amusantes et semées d'esprit le plus vif. On prétend que Berlioz l'a rangé parmi les *Grotesques de la Musique*, mais je n'ai rien trouvé de pareil dans l'ouvrage publié sous ce titre, et l'on sait du reste que les musiciens ne s'épargnent pas plus que les critiques et les poètes.

Castil-Blaze avait consulté Dausoigne en vue d'écrire une biographie de Méhul. Il ne paraît pas avoir utilisé la lettre qu'on va lire, non plus que les autres biographes, mais il a souvent fait l'éloge de Méhul dans ses livres. Il l'avait connu personnellement, l'ayant rencontré chez Ducreux le pastelliste, élève de La Tour, à qui l'on doit des portraits de la reine Marie-Antoinette.

L'atelier de Ducreux était plus animé que sa peinture. Situé dans l'ancien hôtel du comte d'Angivillier, ci-devant directeur général des Bâtiments du roi, émigré en Danemark, il réunissait certains jours, avec la famille du peintre, Sophie Arnould à qui Fouché avait donné là un logement, Piccini, le rival de Gluck, l'académicien La Harpe, Fontanes, le futur

grand maître de l'Université, le général Clarke, à ce moment suspect, mais futur duc de Feltre et ministre de la guerre; Demoustier, l'auteur des *Lettres à Emilie* sur la mythologie qui, avec quelques comédies, lui avaient valu une réputation d'esprit.

Madame Récamier, dans tout l'éclat de ses vingt-trois ans, y venait jaser avec Clémence, aussi jolie qu'elle-même et qu'elle avait en affection. Méhul, séparé de sa femme, Mlle Gastaldy, une brune Avignonnaise, pour incompatibilité d'humeur, était devenu amoureux de Clémence, avec qui flirtait Castil-Blaze, alors jeune rapin sans conséquence. Mais,

Titus est amoureux, donc Titus est jaloux...

L'auteur du *Chant du Départ* entreprit de convaincre Blaze, aspirant à la peinture, pour l'éloigner de Clémence Ducreux, que sa véritable vocation était la musique, et il le poussa vers le Conservatoire pour avoir le champ libre auprès de sa belle.

Blaze, déjà persuadé qu'il tenait de Sophie Arnould les traditions de l'ancien chant français, se laissa faire; il écrivait cinquante ans plus tard sur cette circonstance :

C'est une chose bouffonne que la vie! Méhul reconnaissait en moi l'instinct de la musique. Nous avions ensemble de longs entretiens sur cet art. Il s'amusait de ma façon de provençale. Il me consultait même. [Ce fut sans doute plus tard, car en l'an VIII Blaze n'avait que seize ans.] J'étais son « page de musique » et pourrais me dire son élève. J'assistais avec ce maître aux répétitions de *Bion*, de *l'Irato*. J'étais dans la confidence de l'espièglerie qu'il préparait au public parisien en lui donnant *l'Irato* pour un opéra traduit de l'italien.

Méhul débuta dans la musique de théâtre (1794) au moment où tous les privilèges avaient été détruits, où selon Castil-Blaze, « cette lèpre qui dévore l'art et les artistes, ce rempart qui les empêchait d'arriver aux théâtres privilégiés, retenait leurs ouvrages dix ou vingt ans au fond d'un magasin, tous ces obstacles opposés à l'exhibition des œuvres de génie n'existaient plus ». Jamais les spectacles de Paris n'avaient été si suivis. Pendant la Terreur et la disette, les familles se divisaient en deux bandes, l'une allait se mettre à la queue pour

attendre les modiques rations de pain noir, l'autre bande figurait à la queue formée auprès d'un théâtre. Les salles étaient toujours combles, ce qui faisait chanter :

Il ne fallait au fin Romain
Que des spectacles et du pain,
Mais au Français plus que Romain
Le spectacle suffit sans pain.

Méhul fut cependant quelquefois inquiet par la Révolution; le livret de ses pièces en était la cause.

Grand admirateur de Gluck dont il sut écouter les œuvres en homme de génie et prendre conseil, Méhul haussa l'opéra-comique à une grande élévation de style.

Au mécontentement de Napoléon, il chercha à réagir contre l'école italienne; il voulait remplacer les traits et les tours de force de puériles vocalises par des couleurs mélodiques afférentes aux sentiments correspondants. Il aimait à peindre en musique. *Ariodant*, *Uthal*, la *Chasse du Jeune Henry* renferment des pages qui sont de véritables tableaux. Souvent gracieux et charmant, il a laissé dans le genre sentimental quelques pages célèbres, comme sa romance sur *la Femme sensible* dans *Ariodant*. On a comparé Méhul au peintre David; sans chercher de parallèles, on peut dire de l'auteur de *Joseph* et du *Chant du Départ* qu'il représente au théâtre les plus belles qualités du génie français : noblesse, justesse d'expression, puissance et profondeur dans le sentiment dramatique.

Il a rarement exprimé dans sa musique les grands élans de l'amour, mais il a rendu avec force la jalousie et la pitié filiale, de là le manque de popularité dans le public d'alors et la postérité; car le public, et surtout le public français, est plus prompt à subir la fascination des milles souplesses de l'esprit, à se laisser entraîner par la peinture de la passion amoureuse qu'à ressentir les émotions profondes de l'amour paternel ou filial.

La *British Broadcasting Corporation*, qui compose pour ses millions d'écouteurs des programmes d'un intérêt varié, et a pour nos compositeurs des sympathies spéciales, puise avec tendresse dans notre répertoire. En avril dernier elle a donné des exécutions intégrales du *Joseph* de Méhul. Pourquoi ne

pas entendre plus souvent chez nous la « prière » de *Joseph*, la scène des « remords de ses frères », la magnifique « prière des Hébreux », ces pages où l'inspiration biblique a dicté à l'auteur les accents les plus sublimes? Déjà dans le passé, cette partition fut imposée par l'admiration de l'étranger et surtout de l'Allemagne, faut-il qu'aujourd'hui elle nous revienne d'Angleterre?

Nos Maîtres de concerts qui donnent une si large place à la symphonie reviendront à Méhul. Son talent symphonique est riche non seulement de grandes qualités orchestrales, mais de ses Ouvertures dont quelques-unes sont des poèmes symphoniques. L'Ouverture de *Timoléon*, du *Jeune Henry*, celle d'*Adrien*, d'après la signification apportée à cette forme musicale par Liszt, Vincent-d'Indy ou Richard Strauss, sont des chefs-d'œuvre qui occupent dans l'œuvre de Méhul une noble place. Le grand musicien apportait un soin particulier à la partie symphonique de ses opéras.

Les caprices de la mode peuvent faire subir des éclipses à la belle musique de tradition, mais l'esthétique du cœur ne périt pas, et c'est de cette esthétique-là qu'est faite la belle prière de *Joseph*.

LETTRE ADRESSÉE A CASTIL-BLAZE PAR LE NEVEU DE MÉHUL

Oh! oui, Monsieur, je me souviens de Henry Blaze et des journées heureuses de mon enfance passées chez les bonnes dames Ducreuf. Je possède un portrait de mon oncle, peint au pastel par le bourru bienfaisant dont les filles ne souriaient qu'au travers de leurs larmes. Ces temps et leurs moindres circonstances me sont encore présents, et le pauvre Léon, victime de sa triste monomanie, et le capitaine Jules, et la douce voix de Clémence, et la résignation de cette bonne Rose dont la destinée était de mourir et devenant heureuse, et qui, peut-être, ne pouvait être heureuse qu'en mourant! et cette mère... ange de douleur et de patience! pauvre femme!!!

Et tout cela s'est évanoui : les hommes de notre enfance sont morts, et les enfants sont devenus des hommes, vivant déjà de souvenirs et s'efforçant d'en laisser à d'autres... plus heureux que moi. Monsieur, vous atteindrez facilement à ce but, et vos intéressants travaux vous ont dès longtemps assigné la place la plus honorable. En publiant la biographie de Méhul, vous ajouterez un nouveau titre à la reconnaissance que vous doivent les

vrais amis des arts, et je m'estimerai heureux d'apporter quelques pierres à l'édifice que vous élevez à sa mémoire.

Mais la vie privée de mon oncle offre peu de circonstances remarquables, et ce qu'en ont publié Messieurs Quatremère et Quincy, Arnault et Fétis, ne s'écarte pas essentiellement de la vérité.

En 1763, Méhul naquit à Givet de parents honnêtes, mais excessivement pauvres, et devint musicien par l'un de ces hasards que les enthousiastes nommeront destinée ou révélation, et qu'il faut ranger au nombre des faits les plus ordinaires.

A Givet, il y a 60 ans, on ne connaissait de musiciens que ceux d'un Régiment Suisse, l'organiste aveugle de l'église principale, et deux ou trois artisans qui, dans les grands jours, faisaient danser les habitués des cabarets.

Le père de Méhul, affublé par M. Fétis de la veste et du couteau de cuisinier, revêtu par M. Quatremère de l'uniforme d'adjutant du Génie, fut en effet tout cela. Mais il tenait, en 1772, un petit établissement de marchand de vin traiteur dans lequel venaient manger quelques officiers du Régiment Suisse de Salis ou de Dinbach (le nom m'échappe). Le petit Méhul, objet de l'amour exclusif de sa mère, était fort caressé par ces bons Suisses, et ma grand'mère m'a souvent dit avec une orgueilleuse joie que son fils se plaisait à jouer avec la croix de Saint-Louis de l'un d'eux, et que cet officier lui prédisait alors un brillant avenir; mais assurément le bon Suisse pensait moins à la gloire d'Apollon qu'à celle de Mars, si toutefois il pensait à quelque chose.

Cependant Méhul n'avait pas les inclinations martiales, et jusqu'à son dernier jour on le vit redouter le moindre choc en voiture; ce n'est qu'en frémissant qu'il posait le pied dans une nacelle, il n'était monté qu'une fois sur le cheval le plus inoffensif et se plaisait souvent à raconter le danger que lui avait fait courir la rossinante si l'homme qui l'escortait ne l'eût empêché de prendre le trot! Chose bizarre!... il m'a dit vingt fois que malgré toute la vigueur morale qui perce dans ses ouvrages, il n'avait jamais pu se décider à tirer un coup de pistolet.

Ne pouvant en faire un Turenne, sa mère se disposait à lui faire apprendre le métier d'horloger ou quelque chose de semblable, quand l'organiste aveugle, qui parfois venait savourer une bouteille de vin chez le père de Méhul, lui proposa de donner à son fils des leçons de clavecin par forme de récréations, ou plutôt pour s'acquitter de quelques petites dettes sans bourse délier. Cet amusement de gentilhomme plut beaucoup à ma grand'mère qui, bon gré mal gré, faisait écouter à ses voisins les petits airs que jouait

son enfant chéri, et les choses allaient ainsi lorsque vint le temps de le préparer à sa première communion.

On l'envoya dans ce but à la Val-Dieu, abbaye des Prémontrés située sur les bords de la Meuse, entre Givet et Charleville. Là se trouvait un organiste allemand, homme habile et assez bon contrapuntiste; de plus, grand amateur de fleurs. Méhul l'intéressa par sa douceur, sa timidité, sa piété candide, et la bonhomie avec laquelle il jouait les « *folies d'Espagne* » ! Dès l'abord, le père Hanser s'occupa sérieusement de l'éducation musicale de mon oncle, lui enseigna les premières règles du contre-point rigoureux, et le mit bientôt en état de le remplacer à l'orgue dans les offices du matin; mais tout a son terme; deux ans s'écoulèrent bien vite entre l'étude de la musique, les pratiques du cloître et la culture des roses!... années bienheureuses, et que Méhul ne put jamais remplacer au sein de sa gloire d'artiste!

En vérité, Monsieur, je crains d'abuser de votre patience en m'arrêtant plus longtemps sur des détails puérils et qui n'auront d'intérêt pour vous qu'en les unissant au souvenir d'un homme célèbre. Bref, il revint à Givet, joua de l'orgue à la cathédrale et fut proclamé le premier organiste du globe par le pauvre aveugle, dont les yeux, ne pouvant contempler son ancien élève, lui prouvèrent son émotion par d'abondantes larmes, premier et dernier langage de l'homme.

Bientôt on décida ma grand'mère à faire conduire son fils à Paris; il y vint à l'âge de 15 ans, reçut de nouvelles leçons de clavecin, composa trois petites sonates et parvint à se passer des secours paternels en donnant des leçons lui-même.

Ce qui peut donner une assez juste idée des clavéristes de l'époque, c'est qu'assistant à une soirée dans laquelle Humann vint jouer sa *coquette*, Méhul, réfugié dans un coin, se mit à pleurer en déclarant que jamais il ne parviendrait à ce degré d'exécution!

Plus tard, il se fit présenter à Gluck et fut assez heureux pour en obtenir des conseils. C'est ici que se place l'aventure de l'opéra : on représentait *Iphigénie en Aulide* et le jeune Méhul était parvenu à se glisser dans le fond d'une loge déserte. Ayant une grande envie d'assister à la première représentation de cet ouvrage remarquable, il se décide à passer la nuit dans la salle, et peut-être aurait-il exécuté ce projet s'il n'eût été découvert par un inspecteur faisant sa ronde. Conduit près de Gardel, il avoua n'avoir usé de supercherie que pour s'assurer le lendemain d'une place que sa bourse tarie ne lui permettait pas d'acheter. Gardel, touché de cet

aveu, lui fit présent d'un billet, et dès ce moment date l'amitié de ces deux hommes, célèbres à des titres différents.

Il serait surabondant de vous parler des productions de Méhul, vous les connaissez toutes, Monsieur, vous savez dans quel ordre elles furent présentées au public, et mieux qu'un autre vous êtes digne de les apprécier.

L'épisode de la chapelle impériale ne vous est pas moins connu, mais peu de personnes ont entendu parler du fait suivant :

L'Empereur visitait les places fortes du nord de la France; il vint à Givet. Le père de Méhul se présente à l'hôtel de ville et demande à parler à Sa Majesté. Au nom de Méhul, le chambellan de service court prendre les ordres de l'Impératrice et revient chercher le vieillard tremblant. Vous connaissez la bonté parfaite de notre première impératrice, Monsieur; elle fit asseoir le père de Méhul en lui disant : « Mon mari visite les fortifications de Charlemont, mais ne vous impatientez pas, monsieur Méhul, il rentrera bientôt et sera aise de vous voir. » Puis, courant au devant de l'Empereur, elle l'amena près du vieillard qui lui dit ingénument : « Sire, je sais que vous avez toujours eu des bontés pour mon fils et je viens vous prier de lès lui continuer... » L'Empereur répondit que Méhul était un grand musicien et un honnête homme; qu'il était charmé de voir son vieux père, et que, de retour à Paris, il lui en donnerait des nouvelles. Ce à quoi l'Empereur ne manqua point.

Vous savez, Monsieur, que Méhul était fort lié avec Mme de Beauharnais avant qu'elle épousât le général Bonaparte, et que cette liaison, tout amicale, avait pris naissance dans la maison Ducreuf. Après son élévation, Mme Bonaparte présenta Méhul au Premier Consul et je me souviens qu'alors mon oncle recevait par semaine une invitation à dîner à la Malmaison. Cela dura jusqu'au couronnement de l'Empereur. Je me souviens encore parfaitement de la première représentation de *Hélène*. (Je crois du moins que c'était cet ouvrage.) L'Empereur y vint sans s'être fait annoncer et nous apprîmes de mon oncle qu'après l'avoir fait demander dans sa loge entre les deux premiers actes, il lui dit : « Méhul, je viens de Givet, j'y ai vu votre père en bonne santé, et lui ai promis de vous donner de ses nouvelles. »

Peu de temps après, le père Méhul reçut le brevet d'adjudant du génie chargé de veiller à l'entretien des fortifications de Charlemont, et nonobstant l'humeur que ressentit l'Empereur après la nomination du successeur de Paisiello à sa chapelle, il gratifia mon oncle d'une pension de deux mille francs qu'il perdit à la Restauration.

Mais ce qu'il faut que l'on sache, Monsieur, c'est l'excessive bonté du cœur de mon oncle. Un jour il apprend qu'un jeune élève du Conservatoire était malade et pauvre; et ce jeune artiste, qu'il connaissait à peine, reçut des secours en argent... C'était M. Dourbon, l'auteur des *Oies de frère Philippe*. Et je m'empresse d'ajouter que plus tard il remboursa Méhul auquel il conserva la plus tendre affection jusqu'au dernier jour. Beaucoup d'autres puisèrent dans sa bourse et ne s'en souvinrent pas.

Lorsque Méhul reçut sa double nomination d'inspecteur au Conservatoire et de membre de l'Institut, il vint à Givet; c'était en 1797, et il pria sa vieille tante de l'accompagner et de régler l'ordre de sa maison, car jusque-là mon oncle s'était mis dans une pension bourgeoise. La vieille tante y consentit, mais ne put retenir ses larmes en contemplant un enfant de sept ans endormi sur ses genoux et qu'elle n'avait pas quitté depuis sa naissance. « J'avoue, lui dit-elle, mon cher Méhul, que voilà le plus vif de mes regrets!... » « Eh bien! répondit Méhul, nous ferons venir ce petit bonhomme dans quelques mois. Je le ferai placer dans une classe de solfège au Conservatoire, et s'il est intelligent et honnête homme, il se tirera d'affaire comme tant d'autres. »

C'est cet enfant qui vous rencontra plus tard chez Mme Ducreuf, Monsieur; c'est à lui qu'en 1820 vous eûtes la bonté de faire une visite après la représentation de son *Aspasie*. Mais, vous le dirai-je? dans les quelques mots que vous laissâtes en mon absence et qui étaient signés Henry C. Blaze, je regrettai de ne point trouver l'adresse de l'aimable jeune homme dont j'avais parfaitement gardé le souvenir, et l'idée ne me vint pas que M. Castil-Blaze et Henry fussent une même personne. Ce ne fut que plusieurs années après que je fus tiré d'erreur, mais il était trop tard pour réparer une aussi grande impolitesse et j'accumulai mes torts par une fausse honte! Voilà ma confession, Monsieur, si ce n'est mon excuse.

Ne sachant comment me réhabiliter dans votre esprit, je hasardai de vous offrir en 1829 et par l'entremise de M. Benoist, un exemplaire du morceau que j'avais composé lors du retour du cœur de Grétry dans sa ville natale.

En voilà beaucoup trop sur moi, chétif; et cette lettre, déjà trop longue, vous persuadera que la vie de Méhul fut tout entière dans ses œuvres musicales. C'est là que se trouve l'ineffable sensibilité de son cœur et la noblesse de son esprit. Dans une simple causerie nous pourrions nous occuper douloureusement de sa vie intérieure, et plus qu'un autre, je saurais vous découvrir la source de ses chagrins. Mon oncle fut toujours le jouet et la victime de sa

tendre passion pour les femmes; son union avec Mlle Gastaldi fut moins amenée par un amour véritable que par les obsessions de la famille Ducreuf, et Méhul ne pouvait vivre sans amour!...

Mais mon respect filial m'interdit l'examen de sa carrière sous ce dernier rapport, et je dois gémir en silence des tourments qui le conduisirent à la tombe... J'ajouterai seulement que, tout en respectant les actions de mon oncle, je ne me crus jamais autorisé à perdre le souvenir des soins que sa femme avait prodigués à mon enfant; et qu'après avoir vu Méhul s'éloigner du domicile conjugal, après avoir vu mourir de douleur la vieille tante, qui n'avait pas eu plus que moi le bonheur de plaire à des gens que je ne veux pas nommer... je refusai de voir après la mort de mon oncle les auteurs de ses tourments, et de ceux de sa famille. Cette conduite, qui me semble celle d'un galant homme, me valut leur animadversion, et bientôt ils empruntèrent la plume d'un lâche anonyme pour m'insulter dans de prétendus mémoires sur l'Impératrice Joséphine et vouer au mépris public une faible femme, respectable au moins par son malheur et le nom que lui a légué l'illustre Méhul! Je dois vous dire que peu de jours avant la mort de mon oncle, sa femme vint près de lui, et que cette démarche était moins dictée par l'affection que par la nécessité de veiller à ses intérêts personnels.

La première entrevue se fit en présence des nouveaux maîtres de la maison conjugale, et faillit emporter mon pauvre oncle; depuis ce moment il s'éteignit lentement, et mourut le 18 octobre 1817! Il y a aujourd'hui 17 ans!!!

Mais aussitôt son notaire vint déclarer qu'il était possesseur d'un acte instituant une rente viagère de deux mille francs au bénéfice de Mlle XXX.

Un ami commun vint aussi m'apprendre que la dite demoiselle était en possession d'un testament autographe qui lui donnait la propriété de la maison de campagne que possédait Méhul à Pantin... Il ajouta que mon oncle, pour dernière preuve de tendresse, avait voulu que cette maison me revînt après Mlle XXX, et que, pour satisfaire à la loi qui ne permet pas de donner à la condition de rendre, il avait exprimé sa volonté dans ledit testament sous la forme d'un vœu! qu'ainsi mon intérêt serait de plaire constamment à Mlle XXX et qu'il fallait absolument que ma jeune femme et moi reparussions dans sa maison, ne fût-ce que pour détruire l'effet de certains propos!...

Cette tentation fut renouvelée plus de dix fois près d'un homme de 27 ans mourant presque de faim, car j'avais perdu presque toutes mes écolières depuis cinq mois par mon inexactitude, et

cela pour être plus souvent au chevet de mon malheureux oncle... On fut jusqu'à me dire : « Venez, nous jouons cartes sur table : qu'il soit dit que l'on vous a vu une fois chez Mlle XXX depuis la mort de Méhul, et le notaire Jalabert présent, Mlle XXX acceptera purement et simplement la donation, puis, devenue propriétaire, on signera un second acte qui vous rendra de suite possesseur de la maison... »

Je répondis qu'un honnête homme ne se vendait pas plus pour vingt-cinq mille francs que pour deux sous, et que je n'irais pas !

Je perdis le dernier gage de l'affection de mon oncle et me fis un ennemi mortel de Mlle XXX.

Tout cela est fort étranger aux renseignements particuliers que vous espériez peut-être trouver près de moi ; je m'empresserai pourtant de vous signaler un fait dont la publicité serait pour moi d'une grande consolation, puisqu'elle tiendrait à faire mieux connaître l'excellent cœur du grand artiste qui m'a servi de père. J'étais à Rome depuis quelques mois, lorsque mon jeune frère, dégoûté de la vie du séminaire de Charleville, témoigna l'envie de s'engager dans un régiment de ligne !... Mon père, irrité de ce changement de vocation, le mit à la porte au milieu de l'hiver, et le pauvre enfant, pensant à son oncle, courut à pied jusqu'à Paris.

Il vint dire au bon Méhul qu'un bon soldat valait mieux qu'un mauvais prêtre et que, s'il voulait bien employer son influence auprès du gouvernement, il obtiendrait sans doute une place gratuite pour son neveu à l'Ecole militaire ; qu'autrement il se ferait tambour, soldat, tout ce que l'on voudrait, pourvu qu'il cessât d'être séminariste... De places gratuites, il n'en existait pas, mais on pouvait obtenir une demi-bourse à Saint-Cyr, et mon oncle l'obtint de l'Empereur, qui peu de temps avant avait refusé la même faveur à Regnault de Saint-Jean d'Angély pour un de ses cousins !

Méhul se chargea de payer la demi-pension de mon frère, l'équipa lors de sa nomination de sous-lieutenant dans le 84^e Régiment de ligne, et lui remit encore un billet de cinq cents francs lors de son départ pour la Russie...

Mon frère s'est rendu digne de son protecteur : il est mort lieutenant dans la retraite de 1812 !

Pour moi, Monsieur, je n'avais qu'un moyen de reconnaître les bontés de mon oncle, et les dégoûts attachés à la profession de compositeur à Paris m'ont contraint de briser ma plume et d'accepter les fonctions que je remplis en Belgique. Ma reconnaissance me resta seule et d'affreux pamphlétaires ont tenté de m'en déshé-

riter aux yeux de leurs tuteurs... Voilà pourquoi, Monsieur, je me suis longuement étendu sur des circonstances pénibles; puisse du moins l'estime des honnêtes gens me tenir compte des maux que j'ai soufferts en silence. La vôtre me serait doublement précieuse et j'ose y compter.

Recevez, Monsieur, l'expression bien sincère de mon dévouement et de mon affection.

DAUSOIGNE.

Monsieur Castil-Blaze,
Homme de lettres et compositeur de musique,
Rue de Buffault, n° 11,
Paris.

CHARLES BARZEL.

LETTRES ITALIENNES

Domenico Giullotti : *Poesie*, Vallecchi, Florence. — Ugo Betti : *Canzonette : La Morte*, Mondadori, Milan. — Pietro Mignosi : *Crescere*, Tradizione, Palerme. — Gino Novelli : *Migliore Stella*, Tradizione, Palerme. — Guglielmo Lo Curzio : *Accordi in Minore*, Formiggini, Rome. — Vittorio Malpassuti : *I Canti di Settembre*, Formiggini, Rome. — Remo Mannoni : *Fermento*, chez l'auteur, Rome. — Valentina Magnoni : *Liriche*, Tempo della Fortuna, Rome. — Ofelia Mazzoni : *Noi Peccatori*, Zanichelli, Bologne; *Poemetti*, Montes, Turin. — Aldo Palazzeschi : *Stampe dell' 800*, Treves, Milan. — Tommaso Gallarati Scotti : *Storie di noi mortali*, Treves, Milan. — Massimo Bontempelli : « 522 », Mondadori, Milan. — Paolo Monelli : *L'Alfabeto di Bernardo Prisco*, Treves, Milan.

La poésie ne peut subsister que si elle est en perpétuel mouvement, comme la vie même dont elle exprime l'essence; et il lui est nécessaire, par périodes, de se renouveler aussi bien dans ses formes que dans son esprit, pour qu'elle soit purifiée de toute convention. Car la convention finit par tuer la poésie. En France, nous avons eu à la fin du siècle dernier le grand renouvellement du symbolisme qui a ramené notre lyrique à ses sources vives, à sa véritable tradition, aux maîtres du xvi^e et du xv^e siècle tout en fondant une sensibilité particulière. En Italie, où la poésie lyrique est genre prédominant, il faut remonter jusqu'à Parini et à Foscolo pour trouver un véritable renouvellement dans le vers. Par la suite, sous des apparences plus ou moins différentes, les artisans du vers ne firent que remettre en œuvre ce que ceux-là avaient fait. Il nous apparaît aujourd'hui que Carducci, d'Annunzio, Pascoli innovèrent bien moins qu'on n'avait cru tout d'abord. La poésie italienne ressent maintenant ce besoin de renouvellement. Réussira-t-elle à l'accomplir avant longtemps, il est difficile de le dire.